

## **D'ARIANE ET L'AVENTURIER À QUI N'A PAS SON MINOTAURE ?, ou le mûrissement d'un thème.**

par Rémy Poignault (Tours)

“A la vérité, si grande que soit la partialité d'un auteur pour ses produits, j'aurais bien dû m'apercevoir à l'époque [en 1939] que cette bluette avait pris l'aspect défraîchi et légèrement piteux d'une toilette de bal costumé qu'on a portée une fois il y a quelques saisons” (*Théâtre II*, p. 177) <sup>[1]</sup>, “fantaisie littéraire”, “ancien sketch parisien”, “un sujet manqué à demi (et pas seulement à demi)” (*ibid.*, pp. 177-178) : tel est le jugement sans aménité que Marguerite Yourcenar prononce, dans sa préface à *Qui n'a pas son Minotaure ?*, “Aspects d'une légende et histoire d'une pièce”, sur la première version de l'œuvre, publiée sous le titre *Ariane et l'Aventurier* dans les *Cahiers du Sud* en août-septembre 1939, mais qui fut rédigée, selon l'auteur “à Paris, vers 1932, à moins que ce ne fût en 1933 ou même en 1934”, (*Ibid.*, p. 176) <sup>[2]</sup>. L'aspect factice et parisien de la pièce dénoncé ici s'oppose à la présentation qu'André Fraigneau fait des trois textes publiés dans les *Cahiers du Sud* : il lie en effet *Ariane et l'Aventurier*, le *Thésée* de Gaston Baissette et son propre texte *Le point de vue du Minotaure*, à un “voyage” en Grèce en 1932 qui semble bien ne pas être symbolique quoiqu'il n'apparaisse pas dans la *Chronologie* yourcenarienne établie pour le volume des *Œuvres romanesques* de Marguerite Yourcenar parues dans la Bibliothèque de la Pléiade <sup>[3]</sup>. André

---

[1] Paris, Gallimard, 1971.

[2] Les indications fournies par Marguerite Yourcenar pour la datation de ce texte manquent pour le moins de netteté : dans la première version de la préface intitulée alors “Thésée : aspects d'une légende et fragment d'une autobiographie”, parue en 1963 chez Plon, elle indiquait : “vers 1930, à moins que ce ne fût en 1932 ou même en 1933” (p. 174)

[3] Paris, Gallimard, 1982, pp. XVIII-XIX.

Fraigneau met en relief l'intimité du rapport des jeunes auteurs à la Grèce : "On peut dire que nous ne vécûmes plus que pour la Grèce et par elle, pendant des mois, jusqu'à perdre le sentiment de l'actuel et habiter cet espace intermédiaire du Fabuleux et du Quotidien décrit dans l'immortel *Gradiva*. Tout nous était prétexte à vivre la Fable avec nos *moyens personnels*" (*Cahiers du Sud*, n°219, août-sept. 1939, p. 59). Voilà qui contraste avec ce que dit Marguerite Yourcenar de "cette partie de mythe" qui "alimenta et égaya huit ou dix jours durant la conversation entre ces trois personnes" (*Théâtre II*, p. 176).

Marguerite Yourcenar, pour qui la réécriture deviendra essentielle, ne modifie que fort peu sa pièce entre 1932 et 1939, comme elle l'indique dans les quelques lignes mises en exergue de la publication de 1939, qui la scandaliseront plus tard : "L'amical appel de Jean Ballard me décide à exhumer ce texte léger, vieux de sept ou huit ans. Je ne l'ai pas revu sans quelque inquiétude : je n'ai pourtant trouvé que bien peu à élaguer, à raturer. On croit changer. On ne change guère" (*Cahiers du Sud*, p. 80). Il faudra une guerre pour que les virtualités du mythe lui apparaissent nettement et que son appréciation sur *Ariane et l'Aventurier* se modifie : "Immédiatement [en 1944], je fus choquée par des gentilleses et des impertinences qui font partie des agaceries du bal masqué, mais qui irritent presque toujours au théâtre, parce qu'on y voit trop visiblement l'envie de plaire ou de déplaire, ou encore le réflexe de l'auteur embarrassé par un sujet trop beau ou trop grand pour lui et qui pirouette ou gambille pour se rassurer soi-même et rassurer son auditoire" (*Théâtre II*, p. 177). Ce jugement, publié dans la préface de *Qui n'a pas son Minotaure ?*, est sans appel ; en fait l'auteur était plus nuancée dans "Mythologie III", paru dans les *Lettres Françaises* en janvier 1945<sup>[4]</sup> : "Quoi qu'il en soit, la tentation de ces perpétuels jeux de miroirs, angles d'incidence et angles de réflexion du Labyrinthe, excuse peut-être le ton de persiflage presque incestueux de ces héros face à face avec eux-mêmes, leur familiarité un peu insolente avec leur destin. Bien entendu cette pièce placée sur les limites de la parodie, n'échappe pas aux tics de langage d'un certain groupe

[4] Buenos Aires, n° 15, 1er janv. 1945, p. 38.